



Atelier d'Anthropologie Appliquée

Extrait de :

2002 : Territoires des villes et usages du sensible, 79-108

« **Questions urbaines et politiques de la ville** »

(Ouvrage coordonné par Bernard Balzani, Roger Bertaux, Jean Brot)

Paris, L'Harmattan, FORUM-I.R.T.S. de Lorraine, 240p. (ISBN 2-7475-2713-1)

Territoires des Villes et Usages du Sensible

La Ville n'est pas toute programmée. Si contraignant le mur, si froid et si haut, l'Homme ne reste pas, devant lui, sans âme. Il ne se laisse pas stériliser par de si hautains paravents. L'Art servait à échapper à cette parole de neutralisation de l'être qui est proférée par le Mur, Béton ou Pierre.

Mais le béton sait se faire beau aussi. Le Corbusier (Jeanneret), Frank Lloyd Wright, et d'autres. Quand le Chaux-de-Fonnier (Le C.-J. est natif de la Chaux-de-Fonds, dans le Jura Suisse, une région de Langue si Française et de style si français...) décide de devenir Architecte, c'est pour chercher et trouver la plus belle Machine à Habiter, entreprise où il verse toute son expérience et toute son application de montagnard, sa finesse de jugement de descendant d'Horlogers, d'Homme cultivé par les exemples vivants des chalets de son Petit Pays, de Facture très ancienne et souvent admirable de trouvailles fonctionnelles et esthétiques à la fois.

Machine à Habiter ou Machine à Vivre ? Car Habiter c'est Vivre (et vivre bien), et réciproquement. Habiter, rêver, la nuit, hanter, le jour. Tous les moments du vivre, s'isoler, se regrouper, se disperser, se retrouver, se garer, monter et descendre des étages.

J'appelle cela les usages. Tous les verbes actifs en Ville (ou ceux qui n'ont de sens que par et dans les Villes). Courir, marcher, clopiner, cheminer... Se croiser, laisser vagabonder sur d'autres

regards nos yeux étonnés. Les trottoirs et leurs langages muets. Les corps muettement se parlent, s'offrent l'un à l'autre en hommage.

Passer la rue. Passer, en Espagnol : Pasar. C'est aussi le Pas, qui veut dire le Col (en Montagne ; on dit aussi Port, dans les Pyrénées : Port d'Envalira, un Col gardé par un Village, près de l'Andorre). Traverser. Les Passages (le texte fameux de Walter Benjamin), les Traboules lyonnaises, les Passages Couverts de Paris, Londres, Berlin, Vienne, les venelles et les échoppes de Venise et de tant d'autres grandes villes du passé (du passé que nous côtoyons souvent sans le voir).

Les Oriels et les Hourds, ces constructions de Bois, encorbellements suspendus ou accrochés aux façades de Pierre des Maisons, et qui formaient tant et tant de passages couverts, par en-dessous, dans la Cajé, la Carreira (Langue d'Oc, ce qui donne le franco-languedocien Carrère, qui est une Draille, Draya, sorte de Piste à Bêtes sauvages qui transhument, à Moutons, Taureaux, Chevaux, Chèvres, ensuite : Chemins antiques).

Tant et tant de coupe-gorge, de corridors (Ardèche : Couradous, à Montpellier, style dit à la mode majorquine...) de Balcons souvent étroits, qui font le tour du bâtiment, accrochés sur les poutres sortantes des Planchers, et servant de couloirs : on entre dans toutes les pièces par ce dehors, qui surveille et accueille de haut le visiteur arrivant dans la Cour, le Jardin où coule doucement la fontaine Maure.

Bois ajourés, d'un appartement à celui d'en face, pour mieux s'échapper, faire intrusion chez les voisins amis, échanger farine contre figes sèches, bonne bouteille ou précieux flacon (Flasque) contre recette...

Mots d'Amour, Galanteries subtiles, Harangues sonores, Jurons, Chansons, Sérénades et Guitares. Sans ces balcons, point de Figaro. Sans Figuier et ramasseur de figuettes, point d'Opéra, ni de Canzone. Alors, une Passacaille, qu'es aco (Oc : qu'est-ce que c'est ?) ? Pasar la Cajé, Passer (Traverser) la rue.

C'est ce qu'écrivit J.-S. Bach, qui semblait s'y connaître, en rues. Musique qui est celle de la traversée de la rue (de la vie) ou mélodie qui dit la traversée, ses rythmes et Harmonies, ses élégances et ses mièvreries...

Passer : ou descendre ou monter la rue. Passer, comme nous passerons, nous aussi. Est-ce que la rue, sa vie effervescente, exubérante, alors, nous traversera encore ? Idée que l'on passe et trépasse, mais surtout que la rue, en cette vie tressautant, hagarde ou calme, alanguie, paresseuse, passe, tout autour de nous, nous dépasse.

Abandon. Sentiment parfois amer, bien souvent ressenti, et pas seulement dans les banlieues, que l'on ne s'avoue pas à soi-même volontiers et que l'on confie encore moins souvent à autrui. Un de ces intimes ou indicibles, si prosaïques, trop ordinaires (lieux communs ?), de nos Villes.

Nous connaissons aussi un sublime de la rue, une grandeur, un sens des Merveilles, qui excite notre amour de l'admirable, pas uniquement concentré dans les munificences des luxueuses façades, décors des sièges de Banques ou de Grandes Affaires, Sociétés, Compagnies, qui vivent de leur prestige longuement travaillé et entretenu...

Une démesure aussi, si longtemps dite et redite, mais encore indicible, pour tant et tant de raisons, pas toujours bonnes à dire.

Dans les mots, les expressions du Langage, il y a des expériences habitées, des mémoires de l'habiter. Chaque Langue a les siennes : la plupart des traducteurs (je les respecte), n'y voient que du Feu, eux qui sont forcés de recourir toujours à de frêles approximations, dont ils se couvrent, pour faire croire que l'intraduisible est traductible (ou traduisible ?), pour essayer vaille que vaille de nous faire entendre ces tacites silences que de simples mots retiennent en douceur.

Il y a des usages de la Ville, semblables et jamais les mêmes, toujours en re-création (récréation) et réinvention permanentes. Sa matérialité et ses symboliques cachées, ses énigmes et ses cultes

(ceux qu'elle nous donne, et non plus les vénérables Dieux qui, eux aussi, d'ailleurs, y habitent ou s'y réfugient).

Ses formes historiques ou géographiques, ce que l'intello, le Savant, le Cinéaste (Wim Wenders, J.-L. Godard) peut dire d'elle ou l'Architecte, qui n'y voit qu'un dépôt de ses œuvres (et il y discerne cependant bien autre chose encore : arrivera-t-il à le dire ?).

Mais encore, surtout et toujours, le sensible : ce que nous percevons, ce que nous éprouvons, ce que nous vivons en esprit. Ce que nos cœurs bondissants ou chamaillants nous donnent de frémir. En vibrations ?

En ébranlements, Danses ou Transes, qui nous font vaciller sur nos bases et trembler de saintes peurs. Ce sacré-là.

Le dualisme, en ses faciles pièges, décompose toute chose, clivages en série, méthodologies classificatoires. C'est tout le donné, l'outillage d'une Langue. Moyen d'échapper par des jeux d'opposition aux mirages du chaotique vital et de nous dégager de l'indistinct, de l'informe, du fusionnel. Sortir du désordre, des paradoxes qui défient les logiques, par des paroles scandées et déroulées, un Art oratoire (Poïesis aristotélicienne n'est pas pure rhétorique).

Non un Logos inerte, un formalisme tout donné par avance, qui serait une structure, à vues humaines, immuable, mais un travail du sens comme quête et reconquête sur l'informulable (les idées, le vrai, le révélé). La dialectique n'est donc plus un système d'oppositions conjuguées, assemblées et corrélées en séries logiques ou sémantiques parfaites (et parfaitement fermées, si complexes...), mais état de tension, de stase dynamique.

Aspiration, curiosité, esprit passionné de recherche.

La Parole est Temps. La Poïesis, est un faire, qui est conception, production de concept, création, invention de Forme. La Praxis est réalisation, mise en acte, projection mécanique (industrielle, artisanale), dit Aristote, Parole, Trace ou Signe, inscrits dans le concret.

Dialectique, Parole dialoguée, ce Verbe initial est donc crise, souffrance ou passion et non simple résolution logique.

La Ville est durée. Elle s'étale, dit-on dans le Temps. Elle est plutôt étalée d'abord dans la massivité de l'espace, son espace, celui qu'elle occupe physiquement, mais elle est encore, par-là même, durée. Ce n'est pas dire seulement qu'elle est histoire (singulière et unique, traversée d'autres histoires) ou chronique (Chrono-Logique, organisée suivant le Temps, sa succession, une Logique de l'engendrement, génétique).

Durée, c'est à dire qu'elle est. Ce n'est pas tautologique, car depuis Héraclite, on entrevoit seulement un peu mieux ce que « être » veut dire.

Le Monument, le bâti, la statue, l'objet-Ville sont là, présents, prégnants. Ils pèsent leur poids, selon leur gravité bien composée. Ils sont posés, déposés, disposés, transposés. On dit « aménagés ». Il y a là une notion d'un bon ménage à tenir, des Hommes et des Matériaux qu'ils mettent en œuvre. Une idée de la créativité humaine comme aptitude, Art, de disposer des agencements-arrangements d'objets, de réseaux en panaches, de systèmes échevelés, le tout, à ménager et à entretenir, réparer, reconstruire.

Les objets sont alors comme des signaux, des Signes-Traces, fléchages, renvois pour aller de l'Avant, passer au-delà. Souvenirs des transformations épiques.

L'objet est l'inerte, mais même sous sa forme la plus naturelle ou physique, il forme trace dans la représentation de l'Homme. L'esprit reconnaît, observe, et la Parole commente, dénigre ou célèbre. L'Homme n'est qu'un visiteur, même dans la ville qu'il croit ou s'imagine le mieux connaître. Une sorte d'invité ou d'hôte, qui reçoit chez lui et qui est reçu chez autrui.

Cette belle Langue (elle n'est pas la seule), le Français, en donne une notion double et réversible : en d'autres Langues, il existe un mot différent pour accueillir et un autre pour recevoir, un pour être accueilli et un autre encore pour être reçu. Richesses des Verbes.

Car l'hospitalité, honneur et devoir de bien traiter l'Etranger, de le voir comme un Prince, est le sens profond de toute rencontre, découverte progressive d'une réciprocité. Sans elle, point de cité qui tienne, sans cet élémentaire savoir-vivre, ce secret plaisir de « fréquenter » autrui.

La moindre des Choses, disait le Rab (Reb : Rabbin). C'est Dieu même, l'indicible immense d'humble générosité.

Extériorités, intériorités, intimités, secrets (que nous connaissons, chacun de nous à sa manière) et mystères, Théâtres des Villes (Théâtres de ses Temples, puis de ses Théâtres... vie qui déborde et se déverse en ses boulevards toujours affairés).

La Ville n'est pas perçue toute à la fois, d'un seul et même coup, fût-ce dans la perspective ouverte, panoramique (Panoptique) surplombante, d'un vol en Hélicoptère, de l'image haute altitude du satellite, du vol de l'Ange, d'un deltaplane.

De loin, elle se donne comme indistinct du divers, rendu plus petit par la distance. De près, autre indistinct, en leur parfaite netteté de trait, des détails toujours plus microscopiques, que la Loupe déforme par sa profondeur de champ particulière, en les coupant de leurs contextes plus larges, en éliminant dans le flou tout l'environnement englobant, oubliant tout mouvement relatif hors champ.

Ce sont de telles mémoires plurielles, uniques, des quartiers et des errances, des promenades et des voyages en Bus, en Auto, en Avion... de ces traversées-là que je vous invite à explorer en vous et, si vous le voulez bien, avec nous autres.

Les Villes forment des masses physiques, dont nous prenons graduellement l'habitude, et il nous faut pour cela disposer de la liberté d'aller et de venir, et aussi des moyens de nous déplacer.

Simple et complexes, leur dessin et leur plan restent longtemps incompréhensibles à celui qui n'a pas encore su se les rendre familiers. L'Art de s'orienter est premier comme capacité élémentaire à se mouvoir sans se perdre.

Ou plutôt, à savoir admettre de se perdre, pour mieux retrouver, au jugé, sa route. Se diriger au soleil, aux étoiles, comme les pistards des chameliers orientaux ou les vigies, les marins, les guides de montagne. Se lancer à couper droit devant, en estimant grossièrement la (bonne) direction, pour raccourcir les détours et éviter les places et carrefours encombrés, demande ou exige beaucoup de confiance en soi et une bonne estimation des distances, mais surtout d'avoir bien repéré la direction générale.

Il faut aussi savoir infléchir la route pour reprendre la meilleure voie, éviter de se faire enfermer en des sorties de traverse secondaires. Tout le réseau des transports est bâti sur un antique modèle de déplacement, avec ses codes, ses règles, ses protocoles.

Passer, disposer du droit de passage n'a jamais été totalement libre ni innocent. Côtayer les autres, passer sur les territoires qu'ils surveillent ou contrôlent, c'est connaître ou anticiper la connaissance de rituels de Cour complexes (Source de notre Droit et Histoire de notre culture, Usages et Civilisation tout ensemble), règles qu'il convient de scrupuleusement respecter, et qui exercent leur empire par des interventions soudaines, fulgurantes et souvent arbitraires aux yeux du voyageur qui s'est aventuré loin des terres connues.

Ce sujet est généralement entièrement occulté par des études qui prennent pour un donné non révisable la sécurité de notre actuel système de transport, telle qu'elle ressort de la nature de sa structure, considérée comme entièrement assurée par sa cohérence (se rend visible ici la force ou la fonction toute incantatoire de son Programme, méthode Coué).

C'est faire facile commerce des comportements et attitudes diverses des voyageurs, qui expérimentent de jour en jour plus sensiblement les multiples surprises que chaque déplacement peut leur révéler, et qui sont des conséquences directes des formes de ce système.

Des imprévus, points aveugles de cette organisation. C'est ainsi que nous découvrons le monde, en comprenant toute l'importance de la société.

C'est miracle enfin que la Culture, ici et là, ne soit jamais la même, heureusement pour nous, pauvres individus ! Nous y voyons une rémission possible.

La Ville, entendue comme exploration d'une cité inconnue, où l'on arrive pour la première fois, est une réalité en partie imprévisible que l'on rapporte trop commodément à ce facteur hasard, qui occulte, pour un esprit naïvement rationnel, les façons éminemment complexes (l'esprit rationnel ne s'attache qu'à des facteurs simples et facilement identifiables, d'où une importante cécité d'un tel système de gestion) dont le système d'organisation urbaine organise, sans le prévoir d'intelligence, des délaissements de certains espaces à certaines heures.

La spécialisation des lieux : une gare, une station de métro, ou des voies de Chemins de Fer, lorsque le service et la circulation des rames sont interrompus (la nuit, par exemple, dans le cas du métro ou d'une diminution relative du trafic ferroviaire) laisse place à une désorganisation relative des temps : les lieux apparaissent comme délaissés, abandonnés de ceux qui en animent la vie.

Ce ne sont pas des terrains vagues, mais des territoires momentanément disponibles pour autre chose. Réfléchir aux détournements des lieux, c'est à dire aux réappropriations possibles.

Nous n'inventons pas encore les Villes, lorsque nous les trouvons comme un déjà-là, un donné de notre jeune existence. Nous y grandissons et elles impriment peu à peu en nous, au fil d'expériences graduelles ou brutales, leurs formalismes : codes de bonne conduite, de bon usage (nous croyons mieux nous y retrouver en confondant cela, sous prétexte de rationalité, avec l'existence de la Société, alors qu'il s'agit bien de la Ville, qui n'est pas seulement une forme de la Société, qu'elle est aussi).

Nous n'apprendrons qu'ensuite à y reconnaître un Droit flexible, comme dit Jean Carbonnier, c'est à dire qui essaie de suivre les usages, qu'il ne saurait jamais précéder, comme on le sait : le Droit, son écriture, son autorité est toujours seconde, en retard et en retrait par rapport aux usages qui le débordent continuellement de toutes parts.

Elles sont pour nous, ces expériences, mémoires de nos apprentissages, tant et si bien que cette ville où nous sommes nés, ou bien celle (la même ?) où nous avons passé les premières années de notre vie, nous la retrouvons comme le signe et le dépôt visible de nos souvenirs.

Elle nous ramène à nous-mêmes, et, en ce sens, nous pouvons dire que nous sommes elle, qu'elle est nous (ou en nous) : nous avons besoin d'elle, de la revoir, pour retrouver notre complète mémoire, la moitié de nous-mêmes.

Cette fusion se réalise imperceptiblement, et bien malin celui qui peut dire qu'il en suit les étapes de tête avec une précision physico-mathématique (serait-il le meilleur des Psychiatres).

Ce flou n'est pas un défaut de précision, mais au contraire le sentiment que nous ne pouvons qu'éprouver, sans rien pouvoir entreprendre pour le dépasser.

La mémoire travaille l'expérience continuellement et elle trie et classe (ou ne trie et ne classe pas ou pas assez), mais oriente en dégageant, pour l'essentiel (il faut s'y retrouver) des cohérences, affectives, mais pas seulement (elles peuvent être guidées par l'affectif, mais se révéler fort rationnelles aussi, surrationnelles).

La Ville se confond d'ailleurs encore avec ce travail de la Mémoire. Il n'est pas qu'individuel. Deuxième faux effet d'illusion.

Comme la Ville n'est pas un territoire purement individuel, isolé (Insula : Latin, L'Île), elle est un phénomène collectif complexe. Ses territoires sensibles sont à la fois tout personnels (je les connais ou les explore éventuellement seul), mais de part en part collectifs.

Nos mémoires sont en grande partie communes : nous participons, avec plus ou moins de bonheur (et d'exaltation auto-satisfaite, de chauvinisme ?) à une mémoire que nous appellerons « nationale », en réalité, avouons-le, plus un vague vade-mecum de poncifs et d'images caricaturales, représentations faciles, passablement mythomaniaques, que nous tenons pour notre

Histoire, plus un assemblage de certitudes que notre cœur a lentement formées, plutôt qu'un droit appareil translucide ou transparent.

Une Langue, parlée et écrite, élément fort de la Culture ou Mémoire commune. Mais point du tout le seul déterminant, que certains Linguistes voudraient nous faire prendre pour le seul noyau, unique et singulier, de la Culture : ce sont eux aussi des rationalistes gentiment naïfs, qui espèrent sans preuve ni démonstration, que les seules images que notre esprit sera capable de former seraient toutes et entièrement prédéterminées par les contenus de Langue disponibles déjà-là.

Ils fondent sur cette fragile espérance leur entreprise de recherche elle-même.

Ces innocents ravissants font bon marché de notre créativité poétique, personnelle et collective (c'est le Mystère de la Poésie que d'appartenir à la fois au « nous » et au soi), qui ne limite pas ses effets, discrets par leurs modestes apparences mais aussi grandioses par leurs conséquences, aux seules trouvailles de Langue ou de Parole.

Il leur faut ici une singulière amnésie pour ne plus voir que les Hommes ne portent pas leur Langue comme un bât inerte, quelque marchandise de poids, et de Bois, mais qu'ils communiquent continuellement avec enthousiasme et en un ample et puissant mouvement d'effervescence créative (d'inspiration).

Qu'ils transforment, par-là, les uns pour les autres, tous les outils, mots, assemblages disparates ou conventionnels, des expressions qu'ils emploient et qu'ils se lancent à l'oreille.

Ils triturent ou bricolent et trafiquent les radicaux ou les phonèmes, râpent et liment, modulent, chantent continuellement d'un chant toujours nouveau cet idiome qui leur appartient comme leur bouche elle-même.

Ils en retravaillent les matières comme les poètes de La Pléiade l'ont montré. A la Renaissance, c'est ainsi que la Langue française a été puissamment réensemencée de Grec et de Latin, voire d'Hébreu, ou encore d'Arabe, par les Lefèvre D'Étaples, Erasme, Luther, Calvin, Du Bellay,

Ronsard, D'Aubigné, Louise Labé, Rabelais, Montaigne, car la Pléiade n'est qu'un moment théorique d'un tel ample mouvement de relecture passionnée des Textes Antiques (orientaux), et de toute cette inter-lecture, le plus souvent toute inaperçue, qui se développe aujourd'hui encore entre plusieurs des Langues que nous entendons ou connaissons, et celles qui ont fait dépôt en nous et par notre langue même.

Ils créent, recréent les mots, ou les remploient dans de toutes nouvelles configurations inédites de sens, de geste, de contexte et de formes.

Cet ouvrage forme et retrouve (cultive) un fonds de mémoire commun. Il charrie, dans le Langage même, divers préjugés et a priori, que nous entreprendrons très exceptionnellement de réexaminer pour en réviser les contenus, et images que nous nous habituons à employer toujours plus innocemment, nous accoutumant ainsi de toujours plus nous tromper et nous illusionner nous-mêmes.

La Ville, un peu comme notre Langue, est à la fois apparemment fixe, assez pour que nous ayons pu croire y voir une structure. Il nous faudra derechef la concevoir de nouveau comme dynamique et mobile, et cette nécessité de notre indispensable spéculation (notre anticipation ou prescience de la Ville) sera beaucoup plus hasardeuse désormais, nous plongeant en un discours non plein qui résistera tout entier, et ne se laissera plus du tout déposséder de ses charges et moteurs poétiques, artistiques.

Ses bâtiments nous apparaissent immobiles (nous y cherchons même un des modèles de ce que nous prenons pour l'immobilité) et pourtant nous savons très bien que cette apparence cache en quantité presque infinie du mouvement et de la vie, toute une activité continuelle et innombrable qui est une des principales formes (superstructurelles) de l'habiter, du vivre créateur collectif.

La Ville n'est ni pure réalité physique, ni pure représentation. Elle est surtout et d'abord mémoire, par les habitudes qu'il nous faut acquérir pour y vivre. Nous ne la connaissons jamais complètement. Nous ne jouissons d'aucune divine ubiquité, ni d'aucune omniscience.

Notre mémoire confond subjectivement des éléments de connaissance que leur extrême familiarité a si profondément entremêlés en nous, que nous ne savons plus les départager les uns des autres.

Comment reconnaître en effet tout ce que nous avons appris d'un apprentissage théorique, logique et rationnel (par programme), et comment le distinguer de tous ces incalculables éléments que notre expérience et l'imitation d'autrui nous ont si imperceptiblement et si graduellement enseignés ? Les modèles que nous avons personnellement construits ressemblent-ils à ceux que cette personne, notre référence, avait cru mettre en œuvre ?

Non, car il y a une dérive, une réinterprétation qui sont les nôtres et nous enrichissons ainsi le texte avant de nous le ré-approprier pour nous-mêmes.

Prosaïque agora, où bavarder est un art. Au Courreau, au Plan Cabannes, aux Abattoirs ¹. Par les poissonnières, les marchandes des quatre saisons (primeurs), les laitiers, ceux qui vendent leurs coquillages ou fruits de mer (Huîtres, Moules, Bijus ou Violettes, alias Patates de Mer, Clovisses, Palourdes, Escargots de Mer, Oursins, Bernard-l'Ermitte...), charcutiers, bouchers, marchands de vins, boulangers (le pain « Pailhas », à la lodévoise, est celui qui se garde le plus longtemps en ces pays tantôt humides, tantôt trop secs)...

Chaque fois que l'attachement à un goût : l'Ail, excellent séparateur identitaire, ou à un Plat, ne sont appréciés que sous une forme intime : recette personnelle - tour de main ou « Secret »-, relayée par des expériences successives que le souvenir rappelle, chaque aliment devient alors autre chose qu'un ensemble quantifié au Milligramme près de Nutriments, dont l'exacte composition biológico-chimique est si rarement annoncée avec toute l'exactitude requise et les précisions attendues ².

¹ Le nom ancien est encore employé ici. Ce quartier, cette place (de marché) s'appelle aujourd'hui « des Beaux-Arts », en rappel de l'École qui avait (années 1950-1980) son siège au haut de l'extrémité des Jardins de l'Esplanade (ancienne Villa de Junius Castelnau, à l'Architecture qui fut novatrice en son temps), entre la Descente En Barrat et le Boulevard des Bonnes Nouvelles.

² Entretiens sur les Cultures, dites (à tort) "Biologiques", et autres sujets de Cuisine et de Médecine (Doit-on dire Santé Publique ?).

Par les vertus particulières conférées aux assemblages dont il fait l'objet dans cette préparation toujours si « spéciale », et si unique,³ il se distingue et ne s'oublie plus.

Ne jamais se moquer des rôles complexes de l'emphase, qui, aux plans sémantique et symbolique, rejouent la scène du piquant de la défense, le côté rébarbatif, originalité particulière de tant d'aliments très recherchés de nos contrées.

Comme l'Huître claire, de Thau (Bouzigues, Mèze, Marseillan), prétendument difficile à ouvrir bien. Ou bien encore l'Oursin, qu'il faut bien connaître, « Pour s'en dépatouiller et l'apprécier », sans manquer d'évoquer enfin, et pour la très bonne bouche, la « Patate de Mer », le délectable et royal Biju ou Violet.⁴

Tous aliments de forte sapidité, et de caractère, tous fort prisés et délectables, à qui sait les consommer. Ce savoir-là n'est-il pas digne d'être étudié, mais avec tous les autres traits, du comportement en société, notamment, qui en accompagnent la prise (consommation).

Aucune recette, dans cette société d'interconnaissance n'est indifférente à la personnalité ou au personnage de celle-celui qui en est l'auteur. Aucune ne vaut, aussi, sans la personnalité de qui la déguste, et avec quel art de bonne et heureuse compagnie.

³ C'est la variété des Goûts, dans la Cuisine (comme façon de faire), qui fait, pour quelque temps encore, tout l'intérêt du bien-manger de la Table bien tenue (Entretiens).

⁴ Harant, Jarry, op. cit., t.I : « Les casiers des marchands contiennent encore d'autres sujets d'études pour le Naturaliste qui se penchera sur des sacs difformes et « boueux » encombrés d'autres organismes marins. Il s'agit là d'Ascidies dans le groupe des Tuniciers, donc en fait de Cordés (pl. 13, p.128). Le Violet ou Biju, *Microcosmus sulcatus* (le petit monde, par allusion aux nombreux organismes qui vivent sur sa tunique), cet aliment étrange des Provençaux, est riche en Iode et Manganèse : les viscères du Tunicier sont consommées crues avec ou sans Citron » (p.68). Le goût, de ce liquide pâteux, jaunasse (à ceux qui le craignent), orangé, est très acidulé et fruité. Par-là, il est le plus souvent dédaigné par les « gosiers mécréants des ignares fragiles » (entretiens, Sète, Collioure, Banyuls, Bouzigues, Le Grau-du-Roi), car (mé-) jugé d'eux et stigmatisé comme trop « fort », et, par là, rejeté. Les amateurs se flattent de traverser une salvatrice et gourmette épreuve tout aristocratique en chaque délicate dégustation de ce roboratif concentré d'Iode, qui est sublimé par un « Picpoul-de-Pinet » bien frais (ce vin blanc et sec, bien connu de François Rabelais, qui ne cesse de le mentionner, « Piquepoule », écrit-il en relevant la traditionnelle facétie du terme, est élevé, cela va sans dire, et récolté, ou plutôt : récolté puis élevé, dans les environs de Pinet, près de Florensac, entre Agde, Bessan, Saint-Thibéry, Pézenas, Castelnau-de-Guers, Montagnac, et Mèze-Marseillan, non loin de l'embouchure, agathoise, du fleuve Hérault). Cépage peut-être amené ici par les Phéniciens ou les Grecs. Difficile à conjecturer.

Il y a bien des Signatures culinaires. De même que l'on reconnaît quelqu'un à sa façon de manger, de dresser la Table ou de s'approcher du repas, ou encore à sa manière de s'adresser à la Maîtresse de maison, de se faire apprécier d'elle, de lui témoigner un galant et digne respect.

S'il est un homme lui-même, de même, quand il ne s'adressera, tout d'abord, qu'au seul Maître de maison, montrant ainsi qu'il respecte et connaît très exactement l'étiquette et tous les protocoles, même si la bonne grâce commande de les appliquer sans le faire sentir et en les faisant totalement oublier.

La Cuisine, englobant la Table, est bien un système de communication totale (maladroitement fondu dans le terme fourre-tout de « convivialité », qui dit tout sans rien révéler, donc banalise et neutralise tout ce qu'il évoque bien mal), art qui convoque la sociabilité, l'art des mets, celui de leurs odeurs, des saveurs, de l'esthétique.

Une sensuelle civilité, et beaucoup plus que les bâfreuses gourmandises inextinguibles de Gargantuas malappris. Nous aimerions faire comprendre dans quelle mesure inviter à sa table est un acte d'intimité.

Non pas par l'indiscrétion qui peut s'y rattacher, mais plutôt parce que faire connaître ce que l'on mange, éventuellement en enseigner le goût, c'est communiquer de soi-même beaucoup plus qu'un menu, plus qu'un régime diététique.

C'est par-là que le rapport d'économétrie de l'alimentaire ou le tableau de consommation quotidienne moyenne (la diète est plus que cela) « tournent » un peu trop court (au risque de manquer leurs objectifs), parce que, si la Cuisine est un acte de plaisir (de caresse) intime, affectueusement partagé.

Les Territoires, comme nos Mémoires, sont à la fois personnels et collectifs. Repères vivants de nos familiarités et de nos savoirs et savoir-vivre. Simultanément, Terrains d'opération, d'expédition, d'exploration, de découverte et de création.

Le Sensible ? C'est par nos sens et nos corps, autant ou plus que par nos esprits, que nous nous éprouvons, touchons et connaissons les uns les autres, que nous connaissons la Ville. Que nous nous évitons. Que nous nous montrons pleins de prudence et d'égards. Que nous nous avançons en élégance. Courtoisie, Curialités (Norbert Elias). Que nous ressentons, souffrons et désirons.

Les Villes sont aussi de ces endroits qui nous réunissent. La Ville, ni Machine à Habiter (Le Corbusier a le grand mérite de placer l'habiter au centre de la Visée du bâtir), ni Machine Désirante. Gilles Deleuze, Félix Guattari, comme l'avait fait, plus que Sigmund Freud, le Strasbourgeois Sociologue Simmel, mort en 1918, nous font retrouver une Philosophie et une Anthropologie de la Séduction.

Est-elle devenue la Nature des temps modernes (ou post-modernes), la référence première et l'horizon dernier des Hommes ?

Au fil d'enquêtes dans des villes du Sud de la France (de la conurbation Nîmes, Montpellier, Narbonne) l'exploration des mémoires des Gens rapporte les matériaux d'une Anthropologie de la Ville, d'une Mémoire des Lieux.